

SUR LA STRUCTURE
SYLLABO-SEGMENTAIRE DU VERS DES ŠIŃ

PAR

MEFKÛRE MOLLOVA

Sofia

Les *šič* (/ *šič*), une sorte de distiques, représentent la plus riche partie du folklore poétique des Tatars balkaniques. Ils se répartissent en deux: *šič*-chants et *šič*-récits. Les *šič*-chants se bifurquent à leur tour en: 1) *šič* de conversation (une sorte de dialogue musical oral, accompagné parfois d'instruments comme *šešter* «un instrument à cordes», *dare* «dairée», *k'emane* «violon» etc.) entre une ou deux jeunes filles d'une part et un ou deux jeunes hommes qui leur répondent de l'autre et vice versa. Ils s'accomplissent surtout pendant les soirées des noces et des divertissements et pendant les veillées, appelées *talaqa*. 2) *manalı-šič* — *šič* de compétition poétique publique, appelée *aytiš* sur des questions cosmologiques, religieuses, historiques, éthiques etc. et qui dans le passé s'exécuteraient entre les rhapsodes populaires, rappelant fortement les *aytis* kazaks et karakalpaks et *aytišuu* kirgiz, organisés par des *aqun* «rhapsodes populaires» avec l'accompagnement de *dombra* ou de *qobuz*. A l'heure actuelle ce sont les *šič* de conversation qui se réjouissent à une popularité, alors que les *šič* de compétition, privés d'un milieu spécial, servent pour ainsi dire d'ornements aux premiers.

Chaque *šič* chanté peut être récité aussi, ainsi que les *šič* de récit, comme maximes, railleries, lamentations etc. peuvent être

¹ S. Husein (*Notes sur le folklore musical des Tatars de Dobroudja, Studia et acta orientalia*, Bucarest, 1958, p. 262) parle des *k'eday* qui seraient «de vrais poètes créateurs populaires».

chantés. Il faut ajouter encore que certains *šitñ*, réunis soit thématiquement, soit par un trait poétique commun, servent à composer des *dürki* «chansons populaires».

Il semble que les *šitñ* sont caractéristiques exclusivement (et cela est très étrange!) pour les Turks criméens (Tatars, Nogaïs, Caraïms) et respectivement pour les Tatars et Nogaïs balkaniques qui sont venus de la Crimée avant plus d'un siècle. Les textes folkloriques des autres peuples turks que nous disposons en Bulgarie ne nous offrent pas de modèles correspondants. Certains *beyt* «distiques»-proverbes dans le *Divanî-lügat-it türk* de M. Kāšgari² et encore quelques proverbes kazaks³ ont la même structure que celle des *šitñ*. La structure des vers des *šitñ* est identique aussi avec celle des *qayım ol'en*,⁴ mais ceux-ci sont des quatrains, alors que les *šitñ* sont exceptionnellement des distiques. Nous pouvons supposer que les Nogaïs caucasiens, les Karačai-Balkars, les Kumiks doivent connaître le *šitñ* également (soit sous une autre dénomination).

Aucun de chercheurs de la technique poétique populaire turke, tels que W. Radloff, T. Kowalski, M. Hamraev, V. Žirmunskiy, ne parle des *šitñ*. C'est K. Ğamanaqlı qui le premier s'occuperait des *šitñ* en en publiant près de 1000.⁵ Plus tard A. Zajaczkowski fait paraître 105 *šitñ* avec leur traduction polonaise. Son introduction et ses notes représentent les observations les plus précieuses sur les *šitñ*.⁶ Dernièrement V. Zajaczkowski et I. Abdullov

² Nous en avons trouvés quatre (B. Atalay, *Divanî Lügal-it türk terciimesi*, Ankara, c. I, p. 207, 296, 501, c. III, p. 288 (1939, 1941)). Un exemple:

Tegür mening | sawımnı | bilgelige ay!
Tınar qalı | atalsa | qısraq seni lay.

* Hey! sözümlü bilgelere eriştir, kısırağın tayı at olursa kısırak dinlenir *. (p. 207).

³ Un proverbe kazak: *adam bolıp | zürgeniñ | amañdıqla*
tondı tastap | qaşarsıñ | ğamañdıqla

* Tu te sens un homme en temps de paix, mais devant un danger tu t'enfuis en laissant ton manteau en fourrures *. (Ötebay Turmanžanov, *Qazaqlıñ maqaldarı men mütelderi*, Žunap-qurasıryan, Ahmatı, 1959, p. 275).

⁴ Z. A. Ahmetov, *Kazahskoe stihoslozenie*, Alma-Ata, 1964, p. 292, 243.

⁵ *Ceylar ve maneler*, tertip etken: K. Ğamanaqlı (= Ğamanaqlı), Simferopol, 1936, 186 p.

⁶ A. Zajaczkowski, *Tatarsko-karaimskie piosenki ludowe z Krymu (l. zw. čyğ)*, RO, t. XIV (1938), Lwów, 1939, p. 38-65.

nous ont offert respectivement 200 *šič* tatars balkaniques⁷ et 72 *šič* nogais balkaniques.⁸ A présent nous sommes en train de préparer un recueil de 2500 *šič* tatars balkaniques. Dans cette communication nous employons précisément les premiers résultats de nos études sur un aspect de la versification des *šič*—structure syllabo-segmentaire de vers des *šič*.

Les *šim* sont des distiques *syllabo-segmentaires* et appartiennent au groupe de poésie turke à vers long. (Le nombre total des syllabes dans le vers des *šič* est 11 ou 12 ou 13.) Nous entendons du terme de syllabo-segmentaire ceci: le vers des *šič* n'est pas simplement syllabique, mais il se compose avant tout des segments qui sont des unités réelles, conçues comme telles par la conscience folklorique des sujets et appelées par certain peuples turks *turaq* «césure» (özbek, ouïgour) et *bunaq* «groupement des syllabes» (kazak). Dans la constatation des segments du vers des *šič* nous prenons en considération non pas les *šič* chantés, ni les *šim* écrits, mais les *šič* récités, où les segments se réalisent oralement d'une manière concrète. Par ex.:

šiči ši baši | men bolsam | al bašlayım
šol' de ğürğ'en | qo'yanday | is lašlayım

«Puisque vous me reconnaissez pour chef des *šiči* «discours des *šič*» (et vous me proposez de commencer à chanter), soit, je commence;

en laissant des traces, ainsi que le lapin en laisse dans les champs.»

Depuis W. Radloff⁹ jusqu'à nos jours, à citer les noms de M. Hamraev¹⁰ et Z. Ahmetov,¹¹ presque tous les spécialistes de la

⁷ V. Zajaczkowski, *Tatarische Volkslieder aus Dobrudscha, Folia Orientalia, t. IV, 1962, Kraków, p. 116-142.*

⁸ I. Abdullov, *Matériaux sur la langue et folklore des Nogais de la Dobrudza, ArOr, 33, 1965, p. 209-224.*

⁹ W. W. Radloff, *Über die Formen der gebundenen Rede bei den altaischen Talarern, Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft, Bd. IV, Berlin, 1866, p. 92.*

¹⁰ M. Hamraev, *Osnovy ğurkskogo stihosloženija, Alma-Ata, 1963, p. 111-112.*

¹¹ Z. A. Ahmetov, op. cit., p. 72-109.

versification populaire turke reconnaissent sous une forme ou autre les segments. Mais n'étant pas bien déterminé, le segment du vers turk continue à être l'objet de discussion, atteignant jusqu'à sa négation. De même il est nommé par des termes différents. Nous évitons le terme de *segment rythmique* utilisé par T. Kowalski,¹² car il exige le rôle de l'accent, et était rejeté par V. M. Žirmunskiy. Selon V. M. Žirmunskiy, le vers turk est syllabique (*barmaq hesabi* «calcule aux doigts»). V. M. Žirmunskiy accepte «qu'à l'exception de la *clausula* trisyllabique dans le *žir*, l'emploi de groupements différents des syllabes pour former des groupes rythmiques, n'a pas un caractère régulier et se rapporte non pas à la structure métrique du vers, mais à sa variante rythmique (la cadence)». Mais la détermination du vers turk comme simplement syllabique exigerait l'isosyllabisme. Or l'isosyllabisme n'y est pas indispensable et V. M. Žirmunskiy suppose «qu'au commencement ce n'est pas le principe d'isosyllabisme qui formait la base rythmique du vers oral populaire épique, mais le parallélisme rythmico-syntactique avec le nombre des syllabes relativement libre.» Et actuellement il reconnaît que l'isosyllabisme dans certains vers turks «n'a qu'un caractère approximatif».¹³

Nous estimons que le vers des *šüñ* (pour ne pas généraliser) n'est ni simplement syllabique, ni uniquement segmentaire, mais qu'il est syllabo-segmentaire, c'est-à-dire qu'il se compose des segments, déterminés par le groupement des syllabes. Avec les dénominations folkloriques populaires nous pourrions l'appeler *le vers à turaq-barmaq*.

Le principe de l'isosyllabisme et le principe de la segmentation sont étroitement liés entre eux. L'isosyllabisme se fait jour dans les segments et plus précisément dans des segments déterminés. Ce sont des *segments syllabiques*, qui, à la différence des segments rythmiques, ne sont pas uniformes. Dans les *šüñ* nous trouvons trois sortes de segments : segments à 3 syllabes, segments à 4 syllabes et segments à 5 syllabes. Dans les autres genres de poésie turke

¹² T. Kowalski, *Ze studiów nad formą poezji ludów tureckich, I*, (*Etudes sur la forme de la poésie des peuples turcs I*) Krokow, 1921, p. 158.

¹³ V. M. Žirmunskiy, *O nekotorykh problemakh teorii tjurkского narodnogo stlha*, *Voprosy Jazykoznanija*, N-1, 1968, p. 27, 30, 28.

il y'a encore des segments à 2 syllabes. L'alternance des segments dans un vers ne se fait pas nécessairement entre les segments dont le nombre des syllabes est égale, mais encore entre les segments dont le nombre des syllabes est différent. Mais tout cela se réalise dans les cadres des schémas déterminés que nous verrons plus bas.

Le vers des *šitĩ* se compose de 3 segments, dont 2 segments latéraux et un segment central.

	<i>šitĩšt bašt</i>	/	<i>men bolsam</i>	/	<i>al bařlayım</i>
	4 syl.	/	3 syl.	/	4 syl.
	seg. latéral	/	seg. central	/	seg. latéral
ou	I ^e seg.	/	II ^e seg.	/	III ^e seg.

Dans le vers ci-dessus, le premier segment est à 4 syllabes, le deuxième – à 3 syllabes et le troisième – à 4 syllabes. Les segments sont séparés par des césures. Dans le vers des *šitĩ* il y'a deux césures dont la deuxième est principale.¹⁴ Le nombre des syllabes dans ces trois segments n'est pas égal. Mais l'alternance est régulière, en ce sens que le segment trisyllabique est toujours au milieu. C'est le segment central dans les *šitĩ*. Il est toujours trisyllabique. Donc au point de vue du nombre des syllabes, le segment central est constant. Alors que les segments latéraux ne sont pas constants; ils peuvent devenir encore des segments à 5 syllabes. Ainsi à côté du schéma 4/3/4, nous trouvons d'autres: 4/3/5, 5/3/4, 5/3/5. Le segment central est pour ainsi dire l'axe dirigeant de la structure du vers des *šitĩ*. D'ailleurs il semble que le segment trisyllabique est en général le segment principal du vers turk. Dans un vers court (à 7 ou 8 syllabes) sa place est ordinairement à la fin. Mais il peut bien venir encore au commencement du vers soit court ou long.

De sorte que dans les *šitĩ* l'isosyllabisme est respecté dans le segment central. Alors que les segments latéraux offrent une dérogation à l'isosyllabisme. Mais la dérogation à l'isosyllabisme dans les *šitĩ* n'est pas libre; elle est limitée par deux principes: 1) seuls les segments latéraux peuvent changer le nombre de

¹⁴ La césure principale est acceptée par A. Zajęczkowski (op. cit., p. 65) également.

leurs syllabes; 2) chaque segment latéral ne peut consister que de 4 ou 5 syllabes. Ainsi les segments et le nombre des syllabes dans les segments sont deux particularités inséparables du vers des *şuñ*. Ce n'est pas le nombre total des syllabes dans le vers qui compte, mais le nombre des syllabes dans les segments différents. M. Hamraev (op. cit., p. 112), Z. Ahmetov (op. cit., p. 95–101) démontrent que des vers à nombre total égal des syllabes peuvent avoir de structures segmentaires différentes. Un vers à 11 syllabes peut avoir les schémas suivants: 4/4/3, 3/4/4, 4/3/4 (ce dernier, caractéristique à nos *şuñ*). Le nombre total des syllabes dans le vers des *şuñ* est 11 ou 12 ou 13. Les *şuñşı* «diseurs des *şuñ*» ne comptent jamais les syllabes depuis le commencement du vers jusqu'à la fin. Pour eux c'est le nombre des syllabes dans les segments qui importe. Et le nombre des syllabes dans les segments se détermine par l'habitude de la prononciation rythmique des mots qui consiste de la durée uniforme des syllabes non-terminales des segments. Ici la syllabe ouverte se prononce avec la même durée uniforme que la syllabe fermée. Alors que la syllabe terminale du segment est à durée courte et brusque. Cet état des choses crée une prononciation récitative spéciale ce qui, devenue une habitude acoustique, facilite à son tour l'improvisation des *şuñ* nouveaux.

L'accent du mot se conserve et ne joue pas un rôle versificateur. Les frontières des segments sont marquées par les limites des mots, qui ne sont jamais scindés par les césures. Il serait très fructueux d'étudier les segments expérimentalement.

Nous avons déjà dit que les *şuñ* sont des distiques. Les deux vers d'un *şuñ* peuvent se composer tous les deux d'après le même schéma: 4/3/4 (=11) ou 4/3/5 (=12) ou 5/3/4 (=12) ou 5/3/5 (=13). Par ex.:

- | | |
|---|-------------|
| 1) <i>şuñşı başı men bolsam al başlayım</i> | 4/3/4 (=11) |
| <i>şol'de ğürg'en qo'yanday is taşlayım</i> | 4/3/4 (=11) |
| 2) <i>sekis qallap dört bükl'ep qaptanıñ ğıysam</i> | 4/3/5 (=12) |
| <i>ğalañyayaq şu'yarman k'el'g'enññ tıysam</i> | 4/3/5 (=12) |

«Comme je voudrais plier en huit et en quatre tes chemises et les ramasser!

Je sortirai à pieds nus si j'entends que tu viens.»

- 3) *a'emner bĩznĩ / kũñnil'er / em dil'l'il'er* 5/3/4 (=12)
yazıyan yazıym / sen bolsañ / sl'insĩn dil'er 5/3/4 (=12)

«Les gens nous envient et parlent mal de nous.

Ils veulent nous séparer. Ils sont prêts à empêcher même à la prédestination.»

- 4) *erekten árũv / kósterer / šešekl'ĩ dũrgũn* 5/3/5 (=13)
sazayan bolıp / sarqayım / ğurtıña bir ğũn 5/3/5 (=13)

«Longue-vue ornée montre bien de loin.

Je voudrais descendre un jour dans votre foyer comme un phénomène de la nature qui tombe du ciel.»

Mais il arrive parfois que le premier vers d'un *šitĩ* soit construit selon le schéma 4/3/4, le deuxième – selon un autre schéma (4/3/5 ou 5/3/4 ou 5/3/5). Par ex.:

- awdarısam / aq 'dimen / oñdan solya* 4/3/4 (=11)
erlen lursam / qa'rayman / sen ğũrg'en ğolya 4/3/5 (=12)

«Je tourne (dans mon lit) de mon côté droit à mon gauche et chaque fois je soupire.

Le matin lorsque je me lève je regarde le chemin que tu parcours.»

- awlaqtan aybar / kósterer / órk'ešl'ĩ nar* 5/3/4 (=12)
deñištĩrĩp / qa'rayman / 'sendiy kĩm bar 4/3/4 (=11)

«Grenades rabouteuses se montrent clair de loin.

Je ne peux te comparer avec personne.»

- š'garaq ğartı / úy ğartı / bĩz kóyniñ qartı* 4/3/5 (=12)
šĩñnay'q qızlar / toylarñ / k'etsĩn artı 4/3/4 (=11)

«Ma cheminée est vieille, ma maison est vieille. Nous-mêmes (c'est-à-dire moi-même) nous sommes le vieux (garçon) du village.

Jeunes filles, chantons des *şuň*, afin que les noces se succèdent l'une après l'autre.»

Ainsi les quatre schémas se combinent entre eux et donnent 16 sortes de distiques, dont seuls les quatre sont à syllabes égales (encadrés dans le tableau).

Tableau des combinaisons de 4 schémas des *şuň*.

I ^e vers	$\boxed{4/3/4}$	4/3/4	4/3/4	4/3/4
II ^e vers	$\boxed{4/3/4}$	4/3/5	5/3/4	5/3/5
I ^e vers	4/3/5	$\boxed{4/3/5}$	4/3/5	4/3/5
II ^e vers	4/3/4	$\boxed{4/3/5}$	5/3/4	5/3/5
I ^e vers	5/3/4	5/3/4	$\boxed{5/3/4}$	5/3/4
II ^e vers	4/3/4	4/3/5	$\boxed{5/3/4}$	5/3/5
I ^e vers	5/3/5	5/3/5	5/3/5	$\boxed{5/3/5}$
II ^e vers	4/3/4	4/3/5	5/3/4	$\boxed{5/3/5}$

L'isosyllabisme se rompt ainsi horizontalement et verticalement. L'isosyllabisme se rompt horizontalement seulement dans les segments latéraux. L'isosyllabisme se rompt verticalement suivant l'emploi combiné de 4 schémas possibles.

Toutes les normes de la langue sont mobilisées pour conserver cette réalité. Nous devons tenir compte de la négligence de certains enrégistreur de la poésie populaire qui souvent se guident des normes de la langue écrite aux dépens des normes poétiques. Cela peut nous mener à des conclusions erronées. Par exemple, K. Ğamanaqlı n'a pas marqué les césures de ses *şuň*. Nous voyons pourtant que partout le deuxième segment est trisyllabique. Mais il arrive parfois que, soit par des soucis sémantiques, soit sous l'influence de la langue normative il a fait insérer, çà et là de segment central à «4» syllabes. Cela n'est qu'apparent. Dans le vers suivant:

aylanması / altıaylıq / ğol ğurmesi

altaylıq (écrit d'ailleurs rattachés) se compose non pas de 4, mais de 3 syllabes, avec la contraction de deux voyelles au milieu *altaylıq* [*altaylıq*] «à 6 mois».

K. Ğamanaqlı paye le tribut à la langue normative lorsqu' il remplace les formes réduites populaires par celles littéraires, d'où le segment central devient à 4 syllabes. Par ex. *muhabbellik* «affection» (4 syl.). Mais la forme populaire est *mabell'ik* (3 syl.) et c'est justement cette forme qui se trouve dans le *šĩĩ*. Il en est de même avec *talıq bolsın* (p. 61), mais ailleurs *talq boldı* (p. 67).

Les moyens linguistiques, employés pour respecter les schémas du vers des *šĩĩ* sont: le rétrécissement et l'élargissement (termes non réussis, desquels nous nous servons, le premier au sens large de réduction et de contraction et le deuxième au sens contraire, c'est-à-dire l'addition des phonèmes ou des morphèmes ou encore des lexèmes afin de remplir le nombre des syllabes exigé dans un segment).

I. Rétrécissement.

C'est le moyen le plus répandu. Il peut être grammatical ou phonétique.

1) Rétrécissement grammatical.

a) Emploi de l'accusatif non marqué:

senĩĩ ğırg'en / ğollarıĩ / sayı'naman

«Je convoite (même) les chemins que tu parcours.»

ğollarıĩ (3 syl.) au lieu de *ğollarıĩnu* (accusatif marqué).

Mais:

uzaqtaqı / dosımnı / sayı'naman

«Je convoite mon ami(e) qui est loin.»

dosımnı est déjà à l'accusatif marqué (*dos- um- nı*, le dernier est le signe de l'accusatif).

2) Rétrécissement phonétique.

a) Réduction complète de voyelles hautes:

a 1) Réduction de la voyelle haute atone dans la syllabe pénultième du mot (phénomène bien connu et caractéristique à toutes les langues turkes):

úyñe < *úyñe* «à ta maison», *šašma* < *šašma* «à mes nattes».

a 2) Réduction de la voyelle haute atone au contact des *l, n, r, s, š, ğ*:

l *bl'ezik* < *bil'ezik* «bracelet», *bl'ip* < *bil'ip* «en sachant».

r *kramet* < *kīramet* «tuile», *otryan* < *otryan* «assis».

n *tnar* < *tnar* «se cesse».

s *kse* < *kīse* «poche, bourse», *psip* < *pisip* «en se cachant».

š *šyaman* < *šyaman* «je sors», *pširg'en* < *pīširg'en* «cuit; ce que je, tu cuis».

ğ *ğberse* < *ğiberse* «s'il laisse, permet».

rl *tābrl'e* < *tābir'l'e* «explique», *āzrl'e* < *āzir'l'e* «prépare».

sl *pesl'g'en* < *pesil'g'en* «basilic».

šl *ašlsa* < *ašlsa* «s'il s'ouvre».¹⁵

a 3) Réduction de la voyelle haute tonique entre deux ou trois *n* (ou *n* et *ñ*), ce qui s'observe surtout dans les substantifs au génitif:

señ / *senñ* < *senñ* «le tien», *soyañn'ñ* [*soyaññ*] < *soyañnuñ* «de l'oignon».

a 4) Réduction de la voyelle haute terminale avec la perte de l'accent dans le premier des deux mots qui se transforment en un mot composé:

mañ'kóz < *ma'iv'i 'kóz* «aux yeux bleus», *yed' 'qat* [*yed'qat*] < *ye'di 'qat* «à 7 étages», *sar' yap'raqtay* [*saryap'raqtay*] < *sa'ru yap'raqtay* «comme une feuille jaune».

¹⁵ Nous rencontrons des cas analogues dans les textes épiques karakalpaks: *ğlap* < *ğilaq* «en pleurant», *qlat* < *qiladi* «il faisait», *mnip* < *mnip* «en montant», *ğgilk'e* < *ğgilk'e* «à l'héros», *qdirmaq* < *qdirmaq* «chercher», *brin-brī* < *birin-birī* «l'un l'autre» (A. Karimov, *Maspasša, Zapisat i podgotovil k pečati*, Nukus, 1958, p. 173, 152. Malheureusement l'article de Z. Ahmetov, *Ravenstvo slogov v kazahskom stihe (Ob izmenčivosti slogovogo sostava nekotoryh slov)*, *Vestnik AN Kaz. SSR, 1959, 1* (166), ou il parlerait de mêmes phénomènes, ne nous était pas accessible.

a 5) Réduction de la voyelle haute tonique à la suite de la contraction consonantique entre la dernière consonne du mot avec la consonne initiale homogène du mot suivant:

štñnay'q qızlar < *štñnayıq qızlar* «jeunes filles, chantons des *štñ*», *štñnay'q k'el'sın* < *štñnayıq k'el'sın* «chantons des *štñ*, afin que vienne . . .».

a 6) Réduction de la voyelle haute à la suite de la décomposition phonétique des mots contigus:

'tuymas'n a'l'em [*'tuymas na'l'em*] < *'tuymasın a'l'em* «que les gens n'entendent pas».

a 7) Réduction de la voyelle haute des enclitiques:

bol'dı m k'a'ruñ < *bol'dı m k'a'ruñ* «as-tu gagné», *'ğetmi m* < *'ğetmi m* «ne suffit-il pas».

a 8) Réduction de la voyelle haute initiale devant *š*, *s*:

seniñ šın < *seniñ išin* «pour toi», *'stemiy ğanım* < *iš'temiy ğanım* «je n'ai pas envie».

a 9) Emploi des mots aux initiaux réduits:

sapır < *mısapır* «hôte».

a 10) Contraction de diphtongue descendante avec la voyelle basse de la syllabe contiguë:

kıyeüm < *kıyevüm* «mon gendre» (ce mot peut s'abréger encore comme *kıyevüm*), *ğâun* < *ğawun* «pluie».

a 11) Contraction de diphtongue ascendante avec la voyelle haute de la syllabe contiguë:

tüerek < *tüverek* «rond».

a 12) Dans les mots à voyelles basses la réduction n'est possible qu'à la suite de la contraction de deux voyelles basses (ou une basse et une haute) contiguës, suscitée de la chute de la consonne gutturale intervocalique (*γ* ou *g*, *g'*):

ayāmda < *ayayımda* «à mon pied», *añnatmā* < *añnatmaya* «à causer», *liyeğjēñ* < *liyeğegîñ* «que tu vas causer du mal».

b) Réduction non-complète de voyelles hautes.

C'est une variation de la réduction complète et souvent ces deux moyens s'alternent. Nous marquons cette réduction en mettant la voyelle réduite au dessus de la ligne et souvent nous gardons cette voyelle graphiquement pour ne pas nuire à la signification. Si l'accent tombe sur la syllabe dont la voyelle se réduit, il se déplace sur la syllabe précédante:

'*ay kīdī* < '*ay kīdī* «malheureusement», '*bolmadī k'arım* < '*bolmadı k'arım* «je n'ai pas gagné», *ne'nesī 'nışl'iy* < *nene'sī 'nışl'iy* «que fait sa mère?».

c) Contraction de voyelles des mots contigus.

C'est un phénomène très répandu dans le langage des *şîñ*, ainsi que dans le langage parlé. En lignes générales, dans la contraction de voyelles hétérogènes, dont l'une basse et l'autre haute, c'est la voyelle basse qui emporte:

ğañı ɔttī baznam [*ğañ ɔttī baznam*] «c'est à peine maintenant que j'ai réussi à me faire comprendre».

La contraction est complète quand elle touche deux voyelles homogènes:

'anğa a'ıvesmen [*'anğa 'ıvesmen*] «j'ai seulement envie . . .».

Parfois les deux voyelles hétérogènes touchées par la contraction disposent de la même autorité sémantique de l'existence. Alors on les fait entendre toutes les deux à moitié:

pamıq'qa o'rap «en enveloppant dans le coton».

Dans ces contractions l'état phonique est dicté par la signification des mots.

L'accent vient en deuxième lieu et se conserve séparément. Mais l'accent du deuxième élément s'affaiblit sensiblement.

De cette contraction bénéficient surtout les enclitiques qui deviennent plus courtes, suivies d'une prononciation facilitée:

qay'da edîñ «où étais-tu?».

d) Contraction superconsonantique.

Cette contraction est très rare. Elle se réalise entre deux mots dont l'un se termine par une voyelle et l'autre commence par une gutturale sonore. Alors la voyelle terminale de premier mot se contracte avec la voyelle de la première syllabe de deuxième mot par dessus la gutturale sonore initiale qui se prononce faiblement sans pourtant disparaître complètement :

ne ġadar « combien ».

Le même phénomène se présente lorsque le premier mot se termine par une gutturale et le deuxième commence par une voyelle. Cette dernière se contracte avec la dernière voyelle de mot précédent de même par dessus la gutturale, qui devient intervocalique et se sonorise :

ótmeġ aša < *ótmek aša* « mange du pain ».

Cette contraction, appelons-la *superconsonantique*. On l'observe à l'intérieur des mots également :

nōġayya < *nōayya* « aux Nogaïs ».

e) Haplologie syntactique.

Un autre moyen de rétrécissement est l'haplologie qui touche la dernière syllabe ou quelques phonèmes de cette syllabe d'un mot et la syllabe initiale du mot suivant, en cas que ces deux syllabes sont identiques ou presque identiques :

alšaqqā ġalmam « je ne m'indignerai pas à m'allier avec une personne inférieure à moi », *sormay 'aytma* « ne dis pas avant qu'on te le demande », *k'ešede doqsan* « 90 fois (j'appelle ton nom) dans la nuit », *amel'g'e ġōre* « selon les actes ».

Tous ces cas de rétrécissement sont des changements synchroniques. Selon la nécessité, les formes rétrécies et non-rétrécies peuvent être employées parallèlement :

'ġlama dosum / *ġi'lama* / (4/3/) « ne pleure pas amie, ne pleure pas ». Il est à remarquer que dans le segment central s'emploient les formes non rétrécies.

II. *Elargissement.*

L'emploi de l'élargissement est extrêmement restreint. Dans le domaine de la phonétique il est même difficile de citer un exemple convaincant. Les formes, telles que *ayırlmam* «je ne me séparerai pas», *kökırekte* «dans la poitrine» (segments à 4 syl.) peuvent bien être archaïques. Ce qui est remarquable, c'est que dans les *şıñ* donnés ils ne sont pas remplacés par leurs correspondants modernes *ayırlmam*, *kökırekte*. Ils y sont conservés pour respecter les schémas du vers. Mais en cas de nécessité, on emploie bien les formes modernes.

Un cas de l'élargissement morphologique est la superposition de deux désinences du datif à un seul et même mot:

Le vers *borşqa berg'en | qıs tapsañ | al dedıñanam* 4/3/4 (= 11)

«Si tu trouves une jeune fille à credit, m'a dit maman, prends-la!» a la variante suivante:

borışqaya | qıs tapsañ | al dedıñanam id. 4/3/4 (= 11)

où dans *borışqaya* se trouvent deux désinences du datif: *-qa et -ya*. Mais cette superposition n'est pas mécanique. *borışqa* «à crédit», employé comme adverbe, affaiblit son association avec le datif et commence à être traité comme une unité lexicale autonome. De là la juxtaposition de la deuxième désinence du datif est admissible.¹⁶

* * *

Le nombre total des syllabes dans la plupart des *şıñ* est 11, c'est-à-dire ces *şıñ* sont construits sur le schéma 4/3/4. Les *şıñ*, soit thématiquement, soit linguistiquement, archaïques sont des *şıñ* hendécasyllabiques. Ils sont encore les *şıñ* les plus parfaits. Beaucoup des *şıñ*, construits sur les autres schémas ont aussi leurs variantes hendécasyllabiques. Les observations montrent que plusieurs des *şıñ* à 12 et à 13 syllabes sont issus des *şıñ* à 11 syllabes. Dans le passage d'un schéma à un autre les facteurs de nouvelles habitudes linguistiques et psycho-philosophiques des Tatars balkaniques ont leur part.

¹⁶ Cf. Z. Korkmaz, *Türçede ek yığılması olaylarının meydana gelişi üzerine*, TDAY B, 1960, p. 173-180.

Ces facteurs sont multiples :

1. *Facteurs linguistiques.*

1) Substitution des archaïsmes par des mots courants :

ūyk'en «grand» fut substitué par *balaban* id. qui ne sont pas identiques par le nombre des syllabes. De même: *ebīn 'tapmay* «il n'arrive pas à parvenir» (segment à 4 syllabes) devient *šaresīn 'tapmay* id. (segment à 5 syllabes).

2) Emploi des synonymes à nombre des syllabes différent: *bermem yaqa* «je ne me rendrai pas» et *tutirmam yaqa* id.

3) Emploi du pluriel expressif:

dūnya bīzg'e «le monde nous . . .» (seg. à 4 syl.) → *dūnyalar bīzg'e* id. (seg. à 5 syl.), *kīmḡ'e tiyer* «qui peut . . .» (seg. à 4 syl.) → *kīmleḡ'e tiyer* id. (seg. à 5 syl.), *'kīmse tuymaz* «personne ne le saura» (seg. à 4 syl.) → *'kīmseler tuymaz* id. (seg. à 5 syl.).

4) Emploi de la forme plurielle à la place du singulier neutre des substantifs:

qašūñ qara «tes sourcils sont noirs» (seg. à 4 syl.) → *qašlarūñ qara* id. au plur. (seg. à 5 syl.), *uši qunduz* «les bouts (de tes nattes) sont noirs comme la couleur du castor» (seg. à 4 syl.) → *ušlarūñ qunduz* id. (seg. à 5 syl.), *qaralašnuñ* «du cheval, des chevaux arabes» (seg. à 4 syl.) → *qaralašlarūñ* «des chevaux arabes» (seg. à 5 syl.).

La notion du pluriel s'exprime de plus en plus dans la langue grammaticalement.

5) Emploi de l'accusatif marqué à la place de l'accusatif non-marqué qui devient de plus en plus archaïque:

zarum 'šekmiy «sans souffrir pour moi» (seg. à 4 syl.) → *zarımnı 'šekmiy* id. (seg. à 5 syl.).

6) Emploi des formes atténuées:

sīznī ğaqmaq «à vous causer du mal» (seg. à 4 syl.) → *sīzl'ernī ğaqmaq* id. (seg. à 5 syl.).

7) Emploi des particules expressives:

boldıq bızl'er « nous sommes devenus » (seg. à 4 syl.) → *bol'dıq ya bızl'er* « nous sommes donc devenus » (seg. à 5 syl.), *ğılay qaldım* « je suis resté en pleurant » (seg. à 4 syl.) → *ğı'lay da qaldım* « je suis resté à pleurer » (seg. à 5 syl.).

8) Emploi des temps verbaux différents à syllabisme différent:

saymam ömır « je ne le compterai pas de vie » (seg. à 4 syl.) et *'saymayman ömır* « je ne le compte pas de vie » (seg. à 5 syl.), *ettım el'em* « je me suis fâché(e) » (seg. à 4 syl.) et *etemen el'em* « je me fâche » (seg. à 5 syl.), où *saymam* est au futur, *'saymayman* – au présent, *ettım* – au passé défini, *etemen* – au présent.

9) Emploi des personnes différentes des verbes:

k'etsek qıyn « il serait difficile que nous partions » (seg. à 4 syl.) et *k'etseñız qıyn* « il serait difficile que vous partiez » (seg. à 5 syl.).

10) Emploi du parallélisme grammatical:

Le vers: *ğawun ğawsa / ğer ğımşar / qarda qatar* 4/3/4 (= 11)

«S'il pleut, la terre devient molle, dans le temps neigeux elle devient dure» a sa variante suivante:

ğawun ğawsa / ğer ğımşar / qar ğawsa qatar 4/3/5 (= 12)

«S'il pleut la terre devient molle, s'il neige elle devient dure», où *ğawun ğawsa* conditionne l'emploi parallèle de *qar ğawsa* et de là le passage du segment à 4 syllabes en segment à 5 syllabes. De même:

qanat barda / bır talpın / tıl' barda söl'en 4/3/5 (= 12)

«Maintenant que tu possèdes encore des ailes, vole! et parle! pendant que tu as la possibilité de parler.»

11) Emploi de la copule déterminative qui semble se produire sous l'influence du langage folklorique turc (osmanli) et de ses formules poétiques:

qa'redīr dosum / qašl'erī / «les sourcils de mon amie sont noirs» – la formule phonétique *qare qašl'er* (au lieu de *qara qašlar*) est tout à fait turque.

in'ğūdir dosum / tīšl'erī / «les dents de mon amie sont comme des perles.»

II. Facteurs psycho-philosophiques.

1) Affaiblissement de connaissances religieuses:

ğennette bar / bīr terek / ğennem'ge baylt 4/3/5 (= 12)

«Dans le paradis il y'a un arbre qui est rattaché à l'enfer.» Ce vers est la variante nouvelle de:

ğennette bar / bīr terek / kōkk'e baylt 4/3/ (= 11)

«Dans le paradis il y'a un arbre qui est rattaché au ciel.» Il s'agit sans doute de l'arbre de *tuba* qui est considéré comme l'arbre de paradis. Selon la légende, *tuba* aurait ses racines enfoncées dans le ciel.

2) Perte de connaissances astrologiques anciennes:

ğol kōsterer / ōzīme / tuwyan ūl'k'er 4/3/4 (= 11)

«Les Pléiades nées me montreront le chemin.» Mais la nouvelle génération ne sachant pas la signification du mot *ūl'k'er* change le vers qui devient:

ğol kōsterer / ōzīme / tuwyanım ūl'k'er 4/3/5 (= 12)

«Ma parente *Ūl'k'er* (nom propre des femmes) me montrera le chemin.» Ainsi *tuwyan* «nés» devient *tuwyanım* «mon parent» et *ūl'k'er* «Pléiades» – *ūl'k'er*, nom propre des femmes.

III. Facteurs esthétiques.

1) Affaiblissement du sentiment envers les formules poétiques traditionnelles:

ğūml'e al'emnīñ / kōzī bar / tuwyan ayda 4/3/4 (= 11)

«Tout le monde a les yeux sur la lune nouvellement née.» se concrétise et devient:

ğüm'l'e al'emniñ / kôzï bar / sen tuwyan ayda 4/3/5 (= 12)

«Tout le monde a les yeux sur toi qui es la lune nouvellement née.»

2) Emploi des questions rhétoriques:

berer quday «Dieu donnera» (seg. à 4 syl.) et *ne bermez quday* «que ne donne pas Dieu?» (seg. à 5 syl.).

SOME PROBLEMS OF ANCIENT TURKIC

BY

A. RÓNA-TAS

Budapest

For anyone working in the field of Altaic linguistic history, it is essential to form some definitive views about the point of departure. Leaving aside the vexed question of the Altaic proto-language for each of the three Altaic language groups, a hypothetical Common Language is used for reconstruction: Common Turkic, Common Mongolian and Common Manchu-Tungusian. On the other hand, the period of the oldest monuments of these language-groups is usually labelled as Old Turkish, Old Mongolian and Old Manchu-Tungusian.¹ Old Turkish can be divided into three sub-periods: Early Old Turkish from the time of the formation of the Turkish Khaganate up till the first known linguistic monuments in Runic script, Middle Old Turkish from these times till the arrival of the Arabs in the Turkish world, and Late Old Turkish till the time of the Mongols of Chingis khan.²

¹ From the fact that the "Old" period is a period of the first documents of the language, it is clear that Old Turkish, Old Mongolian and Old Manchu-Tungusian are not necessarily overlapping periods. All end in the 13th century with the events of the rising Mongolian Empire, but the beginning of Old Mongolian, including Tu-yü-hun and Kitai, and the beginning of Old Manchu-Tungusian, including Juchen, is an open question.

² There is also an other usage which marks the end of Old Turkish or *Alltürkisch* with the appearance of the Arabs, and calls Middle Turkish or *Mitteltürkisch* the later period. A. von Gabain (*Alltürkische Grammatik*, pp. 1-3) uses the term *Alltürkisch* in the sense of the language "der noch nicht vom Islam berührten Türken Mittelaltens," which means that the late Uigur documents of Turfan (13th century) are *Alltürkisch* while Kāsyarī's *Divān* (1074) is *Mitteltürkisch*, as it is also called by Brockelmann. Poppe uses Ancient Turkic for our Old Turkish, but for the period 6th-10th centuries, Middle Turkic begins with the 10th century and lasts till the 15th (see *Introduction to Altaic Linguistics*, Wiesbaden 1965, pp. 59-67). According